

REVE DU CORPS (1994)

Le monde est un rêve de chaque corps, cette phrase que j'extrais d'un texte daté de 1974, publié à l'automne 1981 dans un média d'obédience lacanienne sous le titre : « Improvisation - Désir de mort, rêve et réveil » (1), est un dire de Jacques Lacan (*c'est du réel et de son statut qu'il s'agit dans l'opération analytique*) - (2) D'autres paroles de Lacan, concernant l'existence ou non de ce qu'il est convenu au d'appeler en philosophie « le monde » ou c'est dire mieux son peu d'existence, émaillent son corpus théorique.

Ainsi le séminaire du 16 Janvier 1973 (3) s'interroge à voix basse : *Est-ce qu'il n'y a pas dans le discours analytique de quoi nous introduire à ceci que toute subsistance, toute persistance du monde comme tel doit être abandonnée ?*

Le séminaire du 15 Mai 1973 (4) : *Il n'y a que les corps parlants qui se font une idée du monde comme tel. Le monde, le monde de l'être plein de savoir, ce n'est qu'un rêve, un rêve du corps en tant qu'il parle, car il n'y a pas de sujet connaissant.* Concernant ces dits, faut-il indiquer qu'ils sont un des enseignements d'une psychanalyse, de toute personne qui la passe a passée. La passe se supporte notamment - de ce qu'il assert ailleurs le 3 novembre 1973 (5) : *L'éclair* (sous-entendu : de la passe) *leur fait peut-être bien faire une petite poussée vers l'univers, mais il démontre assurément qu'il n'y en a pas.* Ceci affirmant, pas sans raison et pour cause de réel qui sait ?

Soit, *le monde est un rêve du corps.*

Il se trouve que je suis un corps. *Il y a*, nous avait lancé Lacan, *il y a un corps de l'imaginaire, un corps du symbolique- lalangue, et un corps du réel dont on ne sait pas comment il sort.* Ce corps, je n'ai pas dit que je l'ai, j'ai dit que suis un corps, et tout autant, grince lalangue, de cette lalangue en un seul mot résonne que si je le suis, le suivre je dois. *Ce le suivre je dois* affirmatif, impératif même, étant proprement aberrant puisque l'étant, ce corps, je ne devrais qu'y être soumis comme tout autre corps vivant. Justement, la psychanalyse constate qu'entre ce corps et cette pelure d'oignon, ainsi nommée par Freud tout autant cette vêtue évanescence, ce miroir aux alouettes et aux autres qui est " moi", il y a l'inconscient qui gîte au coeur de la langue et m'agite et c'est dire, puisqu'il y a toujours du refoulé !

Ce corps, auquel j'ai la faiblesse de tenir, parce que lui, il ne tient qu'à lui - de fait - de ne plus tenir quelque

(1) in L'âne op cité

(2) Problèmes cruciaux pour la psychanalyse – op cité

(3) Encore op. cité p.43

(4) Ibid p.114

(5) Sur l'expérience de la passe in Ornica? 12/13, Seuil 1977

jour à moi puisqu'il *porte* la vie et pas moi, ce corps constitue une entité qui semble autonome au moins globalement et, *si on n'y regarde pas de trop près*, lié au plus mystérieux niveau de l'organisation de la matière par une puissance tout à fait inconnue qu'on appelle *la Vie*, ce qui n'est toujours qu'un mot, ni plus ni moins que la marque de peinture du même nom (la peinture, n'est-ce pas, c'est l'Avi?) et ce, malgré les efforts fomentés par toutes les sciences et les espoirs de certains biologistes. D'où mon adresse concernant ce corps : *si on n'y regarde pas de trop près*, parce qu'il serait composé ce corps de particules dites élémentaires émergées dans un champ d'interconnexions des hautes énergies avec celles de tout le cosmos, et que Freud supposait que *Psyché était d'essence stellaire*.

Ne succombez donc plus à la belle tirade de Cyrano concernant ce fameux silence qui tombe des étoiles, l'univers est un vrai vacarme sur de nombreuses longueurs d'onde, mais remarquez plutôt dans l'immédiat ce fait, ce fait de langage, si je dis : je me tais, je parle encore.

Des entrailles de mon corps surgissent, trop souvent, des sons, une voix auxquels les autres, ceux que la langue nomme les humains donnent, du fait de l'imaginaire, du sens.

Des grognements, des feulements sortent de ce golfe d'ombre, ces cavernes que sont mon larynx et ma bouche, se jettent vers vous et vous ensèrent par leur résonance même. Car, nous souffle joliment Lacan, *on a souvent l'impression que ce qui dirige au plus profond l'intention du discours* (à entendre la littérature scientifique au moins dans notre domaine la psychanalyse) *n'est peut-être rien d'autre que de rester exactement dans les limites de ce qui a été déjà dit. Il semble que la dernière intention de ce discours est de faire signe aux destinataires, et de prouver que le signataire est, si je puis dire non nul, qu'il est capable d'écrire ce que tout le monde écrit.* (1)

Il est prodigieux, extraordinaire que ces sons, les vôtres, les miens comme les leurs (autant les nommer, ces sons, en guise d'apaisement des « miaous ») « ces miaous » d'une part, ça fonctionne, ça fait sens et, d'autre part par une lente, très lente élaboration depuis plus de cinq millénaires, ces sons coalescents, s'agglutinent à l'image. C'est l'écrit. *L'écrit*, chuintait Henri Michaux, *ça équivoque avec le cri*. Nous ne subirions peut-être pas autant *Le cri de Munch*, s'il n'avait pas été écrit tout autant, peut-être plus que peint et avec l'efficacité d'un pictogramme des origines de l'écriture - deux mains plaquées contre les oreilles, un visage dévoré par une bouche hurlante, ce que Lacan nomme son « *il ne savait pas* » (2). Il est à comparer à un autre cri, celui de l'enfant-dieu Tut-Ankh-Amon, que j'ai pu soumettre à vos regards, où il s'agit sans doute

(1) Les psychoses op cité p. 235

(2) Problèmes cruciaux pour la psychanalyse 1965-66 séminaire inédit

de son « *Ka* » ou d'un de ses *doubles* admis dans le champ du spéculaire par une transformation topologique, une anamorphose, 3500 ans avant le *morphing* qui est cette technique soi-disant avant-gardiste produisant un effet *anamorphique*, dont se sont emparés les réalisateurs d'images publicitaires et autres clips musicaux. Cela permet de transformer insensiblement le visage d'une star de la chanson en face de monstre ou vice-versa. Il s'agit là d'une très vieille histoire. Le vin nouveau ça n'arrive pas tous les jours. Il émane de cette représentation pharaonique ambiguë, instable, un relent de sauvagerie proche du champ décrit par Freud dans certains passages de *L'inquiétante étrangeté*.

J'essaierai de vous faire appréhender d'une autre façon ce même sentiment quant aux chaînes borroméennes : le noeud dit borroméen et la chaîne de J.H.C. Whitehead - la topologie est le don fondamental en tout cas incontournable de Lacan à la psychanalyse dont il disait : *La topologie, c'est le temps. Le temps qu'il faut pour la comprendre*. Ce sera le titre d'un séminaire de 1978 - *La topologie et le temps* (1). C'est une dimension essentielle de la psychanalyse et naturellement d'une lecture de Lacan, plus précisément de sa *lecture* et aussi bien du *qu'est ce que lire* ? Transmettre un tant soit peu de cet espace. Tenter de vous en faire *appréhender* - un mot dont la besace sémantique est lourde de sens et note assez bien ce qu'il faut de corps à corps avec la topologie et parfois d'appréhension, tout autant que l'incompréhension. Le malaise peut envelopper la mémoire du souvenir d'une sombre histoire, dont on ne veut rien savoir que quelques schémas normalisés par l'usage de tout un chacun mais dont on refoule un peu trop - qu'ils sont, ces schémas, avant tout la trace sur le sable d'un corps et d'un regard se coltinant au réel. Appréhender cet espace, telle cette chose nodale hurlante, cet objet venu comme une apparition de l'Egypte ancienne. Un objet devenu visible par effraction, - d'abord de la déchirure par l'archéologie du royaume des morts et d'un temps historiquement daté (celui de Tut-Ankh-Amon, vers 1340 av. J.C). Cette espèce de mouvance scopique, il s'agit d'une forme éminemment subtile d'équivoque visuelle, visible par nous, ceux aujourd'hui, tandis que le roi-prêtre en supportait seul le sens lorsqu'il portait cette chose double sur sa poitrine. Ce qui fait bouche, trou du corps hurlant est de fait le cartouche royal inversé : son nom inversé dans le miroir. C'est plein de sens polysémique un cri. Tellement que c'est à n'y rien comprendre, mais ça agit, agit sur l'autre, comme le logo du petit Larousse, ça sème à tout vent - avec l'amour de soi, le ça s'aime du psychotique en écho.

Il nous faut bien admettre avec Michaux que l'équivoque de la langue – l'équivoque, c'est la définition de la

(1) Séminaire inédit

psychanalyse, elle impose en équivoquant, une connexion phonématique entre *l'écrit* et *le cri*.

Le monde est un rêve de chaque corps.

Cette parole lacanienne appartient, comme celle de Freud, à un *En-signement*, d'autant que la question ou plutôt l'affirmation a été énoncée brutalement dès la Grèce archaïque, que les hauts prêtres des temps pharaoniques établissaient fermement une distinction entre l'image de leurs dieux et leurs formes véritables, qu'ils disaient à jamais inconnues. Il fallait donner ce quelque chose à manger, laisser cette apparence comme un os à ronger aux hommes ; les hommes ont une vénération, une adoration quant à l'image, l'eidos de leur corps.

Il s'agit d'établir une barre, ou dit autrement, à fermement constater l'abîme, à écrire (a)bîme - traduction que j'avais donnée en 1980 de l'*abgrund* de M. Heidegger -, l'a-bîme qui sépare l'oeil du regard, le *voir* du regarder (tout autant que l'*entendre* de l'*écouter*). Notre espèce étant parfaitement parasitée par le langage, ce langage qui lui fait, au sujet, précisément obstacle pour *soll ich werden*, advenir, là où fut ça.

Cette approche pointe un espace insolite à appréhender, d'autant plus que ces éléments souvent discrets ne se peuvent quelquefois apercevoir qu'en biaisant le regard (ou bien en variant l'angle de perception de l'objet considéré). Cet espace incertain dont l'équivoque plus ou moins mouvante de certaines représentations est la clef d'entrée. Certains phénomènes psychosomatiques de nature scopique avec un réel inséré au noyau de l'image somatique se peut déployer, se déplier *la chose*, le dit qui y est inséré et qui, ce corps - le fragmente, c'est peu dire - le brise.

Ce morcellement du corps que l'homme normal, enfin, l'homme des jours ne perçoit pas normalement, et qui surgit plus ou moins violemment au cours de l'analyse des névroses, se reflète dans le travail scientifique, puisque celui-ci sectionne, fragmente systématiquement le champ de ce qu'on nomme communément la réalité (les trois ronds liés ensemble du noeud borroméen). Aujourd'hui ces fragmentations, ces spécialisations de plus en plus raffinées, effrénées appartiennent au fait scientifique même, se jointurent à son discours en extension, présenté dans la pleine lumière de l'espace médiatique commun comme celui des techniques et non comme celui des sciences fondamentales dont elles sont l'écume.

La science la plus dure est rattrapée par les vieux mythes, les antiques structures toujours présentes, les invariants toujours agissants.

Un accélérateur torique fragmente, mais jusqu'où et à la fin des fins pourquoi, les toujours supposés derniers éléments de la matière. Les scientifiques perdent de leur souffle, *souffle*, de fait supposé tel, le leur faire perdre, tandis que c'est du leurre dont il s'agirait qu'ils fassent retrouver, leur propre leurre, de l'erre de l'heure qu'ils poursuivent ainsi à en perdre justement le souffle.

Ce discours de la science envahit si puissamment nos sociétés que le morcellement du corps, jusque là voilé, apparaît peu à peu au grand jour dans le discours courant - celui des médias, mondialisation instantanée d'images autant foisonnantes que luxuriantes, évanescences que fugitives auxquelles nous sommes soumis, s'amplifie, tandis que la publicité conjugue l'émission d'images avec la relance constante dans la société d'*agalmata*, produits polymorphes à désirer, c'est-à-dire d'objets *a*, d'autant plus qu'il s'agit bien aujourd'hui, de fomenter des désirs *malgré et à cause de* la situation économique. Que vous soyez riches ou misérables, consommez !

Impératif sur toutes les ondes que le fameux : circulez ! de toutes les polices. Consommez ! Or, nous n'avons pas oublié notre leçon lacanienne - les désirs (qu'il ne vaut mieux pas confondre avec le désir), *les désirs entretiennent les rêves mais la mort, elle, est du côté du réveil.*

Entre ces forces, la violence et l'angoisse diffuses qu'elles suscitent, c'est l'homme des jours, écrasé, laminé, la déchirure du voile, masque du corps imaginaire, le morcellement, la faille, - le réel ad- vient.

Le premier est aimable par rapport au second - extrait de *Libération*, daté du 14 Octobre 1994, le second d'un catalogue du Musée scientifique de Dresde page 32, dont le titre est : "VOUS". Tout un programme qui intéresse chacun, puisque ce VOUS prend son antienne du nouveau *single* commercial - celui qui détourne à son profit jusqu'au glissement de sens de la langue. On dira dorénavant que ce supermarché est le vôtre ou que tel magasin ouvrira ses portes en nocturne non pas pour vous tenter, tenter de vous piquer du fric mais pour *vous rendre service*. On est très loin du fameux slogan : *votre argent m'intéresse*, des années passées, parce qu'aujourd'hui, et c'est tout nouveau, c'est magnifique - votre banque est à VOUS.

Libération nous informe qu'il s'agit d'une fonderie mise en liquidation judiciaire. Prestigieuse fonderie, puisqu'elle a travaillé pour Carpeaux, Houdon, Maurice Denis, et surtout Rodin.

En titre : « LE PENSEUR" EN PIECES DETACHEES ».

L'article nous apprend que *les amateurs de Rodin pourront chercher à acquérir un bronze poli, non patiné et fragmentaire du Baiser* (autre sculpture célèbre du vieux Maître), *mais sans cachet ni signature (estimé à 80.000F) etc., ou encore bras, jambes, mains ou têtes* (au pluriel) *du Penseur (à partir de quelques milliers de francs).*

Quel statut accorder à ces fragments? Pour l'amateur d'art, plus précocement le collectionneur dont les yeux doivent briller à Drouot comme ceux des amants à l'hôtel, ces éléments séparés sont issus de l'unité : Le-Penseur-de-Rodin à prononcer (l'un trait, d'un trait d'union entre chaque mot), mais aussi, de l'Oeuvre-une.

Ces fragments sont des reliquats de l'Un - *Le Penseur*, des restes, des *a*, de fait les reliques - on sait à quel point elles ont pu fleurir à certaines époques de l'histoire de l'Eglise qui a dû mettre sévèrement un frein à leur diffusion, leur monnayage au prix fort, tant ces reliques vraies ou fausses (comme celles des Rodin) et

généralement plus fausses que vraies se multipliaient à l'envi, de par l'envie justement des dévots de tous poils. Là, comme ailleurs, pour les reliques il y a une hiérarchie, et sévère : *D'après le canon 1281, paragraphe 2 (R. Peyrefitte, Les clés de St.Pierre 274) , on ne doit reconnaître comme reliques insignes que la partie qui a subi le martyr pourvu qu' elle soit « entière et non petite » à ou bien la tête, le coeur, la langue, la main, le bras ou l'avant-bras, la jambe ou, d'après le décret de la sacrée congrégation des Rites du 27 juin 1899, le genou.* L'archéologie de nos jours, a sans doute permis de concevoir l'acquisition ou le larcin d'un fragment d'oeuvre. Montaigne en sait quelque chose, lui dont la portraiture perd régulièrement son pied de plâtre devant la Sorbonne.

Le célèbre sculpteur Polyclète de Sicyone, qui vivait vers 430 av. J.C., devait sa renommée au fait qu'il était dorénavant possible, lors de la commande d'une statuaire, d'en réserver le visage à un atelier athénien, les pieds à un atelier crétois, les jambes ailleurs et ainsi de toutes les parties de l'oeuvre, tant parfaite sa statue d'un garde des rois de Perse où toutes les proportions du corps humain étaient si heureusement observées qu'on venait la consulter en la nommant *la Règle*, ainsi le corps humain était-il dorénavant normé. On réassemblait ensuite l'image œuvrée du corps dans un atelier approprié à Delphes, à Paros, ou ailleurs. On peut constater, toucher l'origine du phénomène amplifié aujourd'hui de la sous-traitance. En Egypte, chacun sait bien qu'Isis rassemblait pieusement les morceaux séparés du corps osirien.

Il faut bien que quelque chose nous sorte de l'endormissement du *vu* courant pour un regard, tout à coup, de près. Ça suppose aussi qu'il est d'usage, qu'il est davantage commun de voir au loin, plutôt que de près, l'expression le fait surgir implicitement -, regard tourné vers l'infini, - . ce qui n'est pas très conséquent, il faut l'avouer. Mais si ça vous arrive de voir trop loin en marchant, il peut vous arriver de vous le casser, le nez - *glisser, trébucher*, supportant le sens de latin *lapsus*.

Mon second exemple concerne cette déchirure du voile qui masquait du corps imaginaire le morcellement et du réel qui ad-vient.

Une autre image d'un corps mis en pièces détachées dans le champ commun, et qui n'est pas d'origine artistique. Rien d'un Rodin, puisque la photo est tirée cette fois d'un catalogue destiné à l'éducation des jeunes médecins, ce catalogue s'appelle : 3B Models For Scientific Education.

Catalogue tellement obscène, au sens où Lacan pouvait dire l'*obrescène* pour l'Autre scène, celle où règne l'inconscient, tellement odieux, qu'il ne sera absolument pas question d'en feuilleter les scannérisations glacées, les lamellisations.



Ce Disc torso - il ne s'agit pas du *Discobole* mais d'un salami, d'une charcuterie aux reflets d'homme tout autant que d'un homme-présentoir, de ces présentoirs sagittaux- axiaux qui supportent dans les pharmacies, les déodorants très utiles de nos jours pour supprimer toute référence au corps vivant. Cette perversion, c'est l'image, l'*eidos* de l'homme, vue de facto par les responsables de la transmission de l'art médical, on quitte l'espace des écorchés médicaux des derniers siècles. Bientôt sera mis en service un bloc opératoire électronique automatisé qui, nous assure-t-on, opérera épatamment sans aucune aide humaine. Votre électronicien de chirurgien contrôlera passivement cet A.302 chirurgical sur ses écrans. Faut-il qu'ils reconnaissent de l'inconscient la puissance ! Que de l'involontaire ils craignent le funeste... Cette *référence au funeste* m'a donné le goût de consulter un Dictionnaire de la langue française classique. Sous l'entrée funeste -Adj. Mortel, fatal est inscrite une citation de Racine, Andromaque : - *Ma main à moi seule funeste.*

J'ai gardé par devers moi pour la fin, la bonne bouche, la bouche des Ombres, celle qui recevait une pièce de monnaie pour payer à Charon la passe, le passage du Styx et du sombre Achéron, j'ai gardé la photo de cette horreur repliée.



Cet homme plié, cette chose est une momie, plus exactement d'une momie le reflet trouble, une équivoque scopique de la pulsion de mort à l'oeuvre au coeur des études médicales, et qui réapparaît sous nos yeux deux mille ans après l'Egypte ancienne.